

Nhara, par une inspiration malheureuse, se réclama de sa parenté. Ce fut presque une affaire. Le gros bourgeois qui l'avait jadis vendu prétendit rentrer en possession de son bien. Nhara réclama. Un savant du village lui démontra, loi en main, que tout esclave vendu, reste la propriété éventuelle du vendeur, à savoir : que si le vendu recouvre la liberté autrement que par rachat, il retombe sous la puissance du dernier vendeur ; attendu : que ledit gros bourgeois était notoirement connu comme détenteur et possesseur des père, mère, frères et sœurs dudit Nhara. Vu que le défendeur ne niait pas sa parenté ; considérant : que la famille Nhara ne contestant pas la servitude, il était reconnu pour droit que l'impétrant serait condamné à réintégrer le domicile du susdit gros bourgeois, qui lui pour dernière réplique déclara que, la raison du plus fort étant toujours la meilleure, il se faisait fort de démontrer — aidé de ses camarades — que son ancien esclave était dûment sa propriété.

Panthère, seul dans sa caverne, roulait des yeux terribles. Heureusement pour lui, ces menaçants rayons ne furent aperçus de personne. La nuit vint et avec elle la garde, qui fut de vingt guerriers. Il n'y avait pas d'évasion possible. Il fallait attendre le lendemain.

Nous l'attendrons aussi.

XXXXV

UNE APPARITION

Criquet était en faction ; l'heure de le relever était venue. Paul, qui l'allait remplacer, s'était mis silencieusement à ses côtés, puis il lui demanda :

- Que fais-tu là, poète, le nez en l'air ?
- J'étudie les astres.
- Ah ! tu changes ton jeu, tu préfères l'astronomie à la sorcellerie ?
- Au contraire, je prédis le passé, le présent et l'avenir.
- Dis-moi le présent, je te tiendrai quitte du reste.
- Soit. Regardez bien, là, entre ces deux grands arbres qui ont l'air de deux grands candélabres, voyez-vous dans le ciel une grosse étoile rouge ?
- Je ne vois rien.
- Regardez mieux, là, juste à hauteur de la deuxième branche de l'arbre de droite.

- Ah ! oui, je vois. Eh bien ?
- C'est l'étoile du négrier.
- Ah !
- Ou du facteur de poste.
- Comprends pas.
- C'est que vous ne connaissez pas l'astrologie. Cette étoile veut dire que Calao est au village où j'ai tiré les vers, c'est à dire des pierres hors du nez du roi.
- Hein ! que dis-tu ?
- Qu'il est presque certain pour moi que mademoiselle votre sœur a reçu la lettre que vous lui avez écrite.
- O Criquet, mon cher ami, est-ce donc là le motif de tes relations puissantes avec les sorciers nègres ?
- Cela et encore autre chose que vous saurez plus tard.
- Pourquoi t'en cacher ? tout ce que tu fais n'est-il pas l'œuvre d'un maître ?
- Si vous voulez m'empêcher de parler, vous n'avez qu'à continuer sur ce ton.
- Pourquoi n'avons-nous pas ta confiance ?
- Dame, depuis l'aventure de maître corbeau, vous savez !...
- Sois sérieux. Ton idée est bonne. Pense qu'elle pourrait devenir stérile si le malheur nous séparait.
- Ah diable ! oui ! je n'y avais pas pensé. Écoutez ; un feu allumé sur une montagne doit être répété par tous les sorciers de l'association. Il indique la présence de Calao au premier village. Deux feux ensemble indiquent le deuxième village, trois feux, ainsi de suite.
- Quelle heureuse idée !
- Au retour, nous n'aurons plus besoin de guide, nous allumons un feu sur une hauteur, et nous n'avons qu'à marcher vers l'un de ceux qui lui répondront, nous serons certains d'aller vers des amis.
- C'est magnifique !
- Lumineux, devriez-vous dire. Ce n'est pas tout. Adressez-vous à un nègre de ces villages en montrant une croix comme celle-ci, et dites-lui : « L'esprit blanc a parlé, » et vous serez obéi.
- Henri et von Ruff connaissent-ils ce secret ?
- Je le leur dirai aussitôt qu'ils seront éveillés.
- Éveille Henri. Il est dans la caverne.
- Je m'en garderai bien ! il rêve, il est heureux.
- Criquet, ô Criquet ! que ne suis-je ton frère ?

— Allons, sentinelle, prenez garde à vous ! moi, je vais roupiller.

Notre astrologue gagna sa couche, mais au lieu de se disposer à dormir il se mit sérieusement à réfléchir.

— Il n'y a rien d'impossible en ce bas monde, se dit-il, même d'être ici sans idée. Il n'y a pas à tortiller, ni à dire mon bel ami ; il faut délivrer madame la future comtesse. Le diable s'en mêle, je ne trouve pas la queue d'un moyen pour manigancer, c'est enrageant cela ! tonnerre ! à la fin des fins. Rien, rien, dirait Herboricus. Voyons encore, relisons attentivement le problème. Délivrer une adorable jeune fille blanche des mains d'un noir. Nous avons jeune blanche et noir. Jeune blanche ! jeune blanche gracieuse désirant faire la nique à vilain coco.

« Tiens ! il y aura bientôt deux ans de cela. En ai-je eu du plaisir, me suis-je assez fait rincer le goulot toute la nuit de la micarême par cette vieille ganache qui me prenait pour une pensionnaire. Ce serait une idée ! me faire faire la cour par un empereur nègre ! Il est vrai que c'est plus sérieux, il y va de ma boule. Baste ! tant qu'il y aura de la cervelle là dedans, elle tiendra sur mes épaules ; mais voilà le hic et le hoc, ma barbe ! j'en ai presque autant qu'Herboricus. Et pas de rasoir. Si j'y mettais le feu ? Tiens, oui, c'est une idée ! Et des habillements de femme ? hem ! des jupons ? Il n'est pas question de m'habiller en négresse, ça ne prendrait pas. Il faut cacher ce que l'on voudrait bien voir.

« Jeune fille blanche ? Pas moyen. Empereur noir ? Hem ! voilà le diable ! noir empereur ! hem ! empereur, pereur. Rien, rien ! toujours rien ! c'est une création. Tiens, créer ! si je me faisais bon Dieu nègre. Ah ! oui, j'y suis, je tiens mon idée par la patte, je vas la dresser en haute école. Faut d'abord connaître les tenants et aboutissants de la première. Voyons voir. Les autres dorment. Ils ne viendront pas me gêner, allons-y ».

Criquet s'en alla en catimini, silencieux, sous bois, jusqu'à ce qu'il fut hors de vue et de portée d'accident ; puis il pressa le pas et bientôt se trouva à la lisière, au bord de la plaine. Là il regarda.

— Bien ! dit-il au bout d'un instant, pas le plus petit lion dans le désert, pas de nègre sous l'horizon, c'est tranquille et honnête. Allons-y d'un temps de galop.

« Deux mille divisé par quatre-vingt, cela fait vingt-cinq, continuait-il en s'arrêtant. Donc vingt-cinq minutes. Mettons que j'ai couru et que ma toquante ait marché trop vite, cela nous ferait une vingtaine

de minutes. C'est bien cela, nous ne nous trompons pas, n'est-ce pas ? Monsieur Criquet de Spigle, recommencez votre problème. J'ai compté, en marchant, deux mille pulsations à mon pouls ; or, en temps ordinaire, il bat environ quatre-vingts fois à la minute ; mettons, quoique je ne sois pas essoufflé, qu'il bat cent ; or deux mille divisé par cent donne vingt au quotient, donc il faut vingt minutes pour venir de chez nous ici.

« D'ici au village, il n'y a pas plus d'un kilomètre. Donc, en y mettant un peu de bonne volonté, c'est l'affaire de dix minutes ; bon ! Faisons le tour des fortifications. Là-bas, voilà la citadelle, avec personne dedans. Quand mes canons arriveront, je les ferai placer là. Devant moi, ville ouverte, plus aux sortants encore qu'aux entrants, pas moyen de prendre ce village-là avec quatre hommes et deux nègres. Tournez, ma belle, allons voir du côté de l'eau. »

Notre explorateur se rapprocha de la rivière, tout en restant à environ huit cents mètres du village.

— Si j'étais certain qu'il n'y a pas de croque-Criquet ou de crocodile là dedans, j'y piquerais une tête ; mais dans le doute abstiens-toi. Longeons les rives fleuries.

« Hem ! qu'est-ce que cela ? on tripote là dedans. Hem ! on ne vend pas des jambes de rechange ici ; donc il faut conserver celles qui nous ont servi jusqu'à ce jour et ne pas se les faire couper par un amphibie quelconque. Mais c'est que réellement on dirait... mais oui, il y a du monde. Disparaissez, muscade », conclut-il en se mettant à plat ventre.

— Ah, baste ! dit-il au bout d'un instant, on dirait un homme. Je donnerais bien un liard pour que le bon Dieu allume sa chandelle un instant ; où donc est-elle fourrée, la lune ? cré coquine ! Tout à l'heure j'aurais bisqué si elle s'était montrée, et maintenant elle me ferait un sensible plaisir en m'éclairant un tantinet. Parbleu oui, c'est un être humain qui s'avance, il vient par ici. Il rampe ; ça doit être un nègre. Ah mais ! je vais le cueillir, celui-là ! Je lui en ferai voir de toutes les couleurs ; puis quand il sera bien convaincu que je suis pour le moins le diable, je lui demanderai de me cacher chez lui. Ça va ! attention.

L'homme qui rampait, déviait un peu de la ligne qu'il fallait suivre pour arriver à Criquet ; ce dernier s'avança en rampant pour lui couper le chemin, tout en se demandant quel pouvait être le but du nègre.

— Il chasse sans doute quelque gibier que je ne connais pas.

A peine achevait-il ces mots prononcés à voix basse, qu'il entendit un vol pesant partir à quelques pas de lui.

— Ah ! mon pauvre moricaud, se dit-il, tu vas dénicher les oiseaux pendant qu'ils dorment. Tu n'es pas de première force comme braconnier ; néanmoins pour un sauvage c'est une idée assez passable. Mais tu n'es pas adroit, tu fais remuer les herbes en marchant. Ce n'est pas comme cela que l'on fait l'homme-serpent ; je vais, moi, te l'apprendre.

« Le nègre arrive ; dans deux ou trois minutes il sera à ma portée ; ramassons-nous pour bondir, » fit-il en rapprochant ses pieds de ses mains.

Il attendit un instant, puis comme un félin il fit un bond, tomba sur l'inconnu et chercha à l'écraser contre terre, tout en disant dans le patois des noirs :

— Bouge, tu es mort ! je suis le diable, le grand esprit.

Un cri répondit à cette menace.

Mais le terrassé fit un mouvement, culbuta sans respect le grand esprit et, lui mettant un genou sur la poitrine et une main sur la bouche, allait le menacer à son tour, quand, au comble de l'étonnement, il s'arrêta tout à coup en murmurant :

— Criquet !

— Voilà m'sieu l'comte.

— Oh ! et que faites-vous ici ?

— Parbleu ! j'y fais la bête ; je vous avais pris pour un nègre.

— Vous veniez en exploration ?

— Et vous-même ? Mais à propos, vous ai-je fait mal que vous avez presque crié ?

— Vous m'avez marché sur la main dans laquelle j'avais mon couteau.

— J'ai eu de la chance, je pouvais me le faire planter en pleins flancs.

— Non, contre un homme seul je ne m'en serais point servi ; mais que cherchez-vous ? Vous vous exposez bénévolement.

— Vous me donnez l'exemple.

— Oui ; mais moi, je dois ma vie à Catherine.

— Et moi, je travaille en amateur ; je faisais une promenade sentimentale.

— Je n'aurai pas le dernier mot. Asseyons-nous ici et causons, mon bien dévoué camarade. Que croyez-vous qu'il nous faille faire ?

— Nous en retourner chez nous et aller dormir.

- Ne pouvons-nous rien faire de mieux ?
- Non, monsieur Henri.
- Criquet, je te défends d'appeler l'un de nous : « Monsieur ; » personne ne se permet semblable chose avec toi. A quoi bon faire exception ?
- Comme vous le prenez !
- Je le prends ainsi. Je ne m'étais pas habitué à te tutoyer, je ne le faisais point ; mais je remarque que le « vous » te semble un certain reste de supériorité sociale et je ne l'emploierai plus. Tu me tutoieras de même.
- Non, je veux bien dire : Henri, sans monsieur ; mais je ne veux pas être tutoyé par vous.
- Discuter avec vous est perdre son temps. Appelez-moi comme vous voudrez, mais ne me *monsieurisez* pas ; c'est une recommandation que je vous ai déjà faite.
- Soit, je chercherai un nom, une appellation. Maintenant que faisons-nous ?
- Ce que vous avez dit : retournons vers notre refuge. La lune va bientôt se lever, pressons le pas.
- Il y a vingt minutes de chemin, nous n'avons pas à nous gêner.
- Croyez-vous pouvoir vous introduire dans ce village sans être vu ?
- La nuit, oui ; le jour, non.
- Et c'est le jour qu'il faudra y aller reprendre notre bien-aimée captive.
- Assurément.
- Que comptiez-vous faire dans cette présente expédition ?
- Je voulais d'abord voir le village de près, y choisir une case, y entrer, m'y faire passer pour le diable ou le grand esprit, terrifier un ou deux négres et me faire cacher jusqu'au moment opportun.
- Donc délivrer ma fiancée, sans moi.
- Jaloux !
- N'ai-je pas ce droit ?
- Cent fois. Et vous-même, que faisiez-vous ?
- J'explorais le village. Nous allons en dresser le plan topographique et étudier nos moyens d'attaque.
- Moi pas. Je ne suis pas un général de cabinet, je ne suis bon que dans l'action. J'aime à voir venir et à profiter des circonstances.
- Tout en parlant ils avaient gagné leur refuge où Paul fut très étonné de les voir rentrer.
- Il fallut s'expliquer. Le reste de la nuit s'écoula en conversations en projets.